

L'art de rien

Soli, *Indivisibilités* et vidéos à la fondation Serralves de Porto

En entamant un cycle nommé « Improvisations/Collaborations », la fondation Serralves fait pour quelques mois de Porto un centre névralgique du renouveau de l'art, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui. Alors que tout l'été l'exposition *Off the Wall* replace le corps dans l'art des 60 dernières années, Deborah Hay était fin juin au centre d'une semaine de danse. Où art et vie se donnent la réplique.

Porto, Portugal. Dans le couloir d'entrée de l'exposition *Off the Wall*, à la fondation Serralves, une œuvre de John Baldessari résonne comme un mantra. De haut en bas, sur plusieurs colonnes mais dans des écritures différentes, on peut lire la même phrase : « *I'll not make any more boring art.* » Plus d'art ennuyeux. Si elle ressemble à une punition de mauvais élève, cette leçon semble pourtant bien appliquée dans l'exposition. Montée par le Whitney Museum de New York en 2010 et ici augmentée de pièces de la collection Serralves et d'ailleurs, elle déroule le renouvellement radical des arts visuels de 1948 à nos jours. Sans oublier de montrer comment l'interaction entre arts plastiques et vivants, concrétisée par la performance, a fait passer la création à la vitesse supérieure.

(Ne pas) faire événement

Dans les années 1960-70, l'arrivée de la performance correspond à celle de la vidéo. Le geste, performé, filmé, voire les deux, entame alors une longue ascension dans la hiérarchie des arts. *Off the Wall* montre comment l'action, l'événement au sens de « quelque chose qui se passe en ce moment » a alors pris le pas sur l'objet, que ce soit dans des vidéos d'Yvonne Rainer, de Bruce Nauman (comme la magnifique *Poursuit*) ou dans les performances de Francesco Torres. Joan Jonas pousse la réflexion encore plus loin avec *Singleday* (1973) où les performeurs accomplissant des gestes anodins prennent une dimension esthétique. « *La vidéo, explique Joan Jonas, est un outil qui me permet d'étendre les limites de mon dialogue intérieur et d'y inclure le spectateur.* »(1)

Englober le spectateur, c'est aussi le propos d'*Echo*, de Denis Oppenheim. Présentée ici seule dans une pièce, elle place le visiteur entre quatre écrans, sur lesquels alternent des claquements de mains. Sur un rythme aléatoire, la vidéo prend elle-même la valeur d'une performance, en tant qu'action sur l'espace et le temps. Cette réalité en trois dimensions peut, à son tour, moduler l'espace de l'exposition.

Car, plus que la dématérialisation de l'art, c'est la place du corps dans l'espace de monstration qui semble ici au centre des préoccupations. Question palpable dans les expériences de Vico Acconci (dans *Shadow Play*, un homme boxe contre son ombre), les [9 Evenings](#) menées à New York en 1966, ou encore les photos de Robert Longo (ici, dans *Men in City*, le corps ne fait jamais face à l'objectif). L'exposition s'intéresse aussi à la manipulation du médium lui-même : ainsi Helena Almeida trace une tache bleue au pinceau et la décolle de la surface pour la mettre dans sa poche. Autre suspension du temps, poétique celle-ci.

A contre-courant de la course au spectaculaire qui régit la culture contemporaine, *Off the Wall* présente donc des bouleversements, lents ou radicaux, des habitudes. Certaines œuvres déplacent ainsi l'attention du spectateur. Du mur au sol (*Dance Diagram 5* d'Andy Warhol), de l'espace vertical à l'horizontal (la compagnie de Trisha Brown filmée au [Whitney Museum](#) répétant *Man Walking Down the Side of a Building*).

Echanges

A l'heure où les cloisons entre les arts s'élèvent encore bien haut, et dans un contexte politique étouffant, le cycle « Improvisations/Collaborations » mené par la fondation Serralves ouvre des fenêtres de respiration. Les artistes (chorégraphes, musiciens...) invités

ont tous en commun un désir de partage et d'échange.

Ainsi fin juin, la chorégraphe américaine Deborah Hay était au centre de plusieurs soirées. Deux d'entre elles offraient le résultat de la transmission, selon son [processus habituel](#), d'une partition à huit jeunes chorégraphes portugais (Teresa Silva, Sofia Neves, António Júlio, David Marques, Joana von Mayer Trindade, Jorge Goncalves, Cristina Rocha et Joao Martins). Ceux-ci n'interprètent pas, mais adaptent la pièce, y travaillant trois mois avant la représentation. Le résultat est étonnant. Autour de la trame du solo transmis, *Conquest*, chacun exprime sa personnalité. Quelques points d'accroche se retrouvent d'un danseur à l'autre, mais tout diffère : la présence, l'apparence, le sentiment qui se dégage de leur danse. La conquête prend ainsi des allures de combat de coqs, de séduction, de fragilité ou de découverte du monde.

Une impression de diversité et d'unité qu'explique le processus mis en place par Deborah Hay : « *Les questions qui me guident à travers une danse sont comme les outils que l'on utiliserait pour rénover une maison existante. Comme un tournevis que l'on tournerait en sens inverse des aiguilles d'une montre, ou un pied-de-biche qui désolidariserait des planches d'un mur, le danseur applique ces questions pour re-chorégraphier sa relation à lui-même, au public, à l'espace, au temps, ainsi que sa conscience instantanée de ces expériences combinées.* » (2) « *C'est un outil qu'elle nous transmet : on a à le travailler et à être travaillé par* », appuyait le chorégraphe Laurent Pichaud, lors de la transmission de [O.o](#) à sept chorégraphes français.

Mettre l'instant au centre de la danse. La chorégraphe fait elle-même la démonstration de ce précepte avec *No Time to Fly*, son dernier solo en date. Deborah Hay y danse comme elle vit, reprend plusieurs fois le même mouvement en le poussant plus loin, comme cherchant à le rendre plus stable, plus adapté. Une respiration, parfois ponctuée d'un chant intraduisible, quasi chamanique. Dans ce solo, elle est un corps sensible. Elle s'envole, non pas dans le sens d'une libération de la terre ferme mais dans un mouvement de fluidité. Une assurance que l'on retrouve dans *Indivisibilités* (3), duo créé avec Laurent Pichaud, chorégraphe français qui l'accompagne depuis quelques années ([lire à ce sujet le compte rendu de la première, au festival Montpellier danse](#)). Utilisant *No Time to Fly* comme matériau, *Indivisibilités* est une création *in situ*. Pendant près des 50 minutes, Laurent Pichaud et Deborah Hay évoluent dans tout l'espace de la salle, et même au-delà. Avec pour seule musique les quelques sons d'un harmonica, le bruit des accessoires et le chant impromptu de Deborah Hay, ils se déplacent, selon une trajectoire lente et sûre, entre les personnes installées sur scène ou dans la salle. Chacun palpe les limites de son univers. Leur relation est étroite et paisible. *Indivisibilités*, c'est la vie à l'intérieur du théâtre. Le décor, composé d'enseignes et de lumières de la rue (d'autoroute, de stade...), trace une perspective qui parcourt la salle en diagonale, de la coulisse droite à l'entrée gauche des gradins – entre les deux points où l'un et l'autre vont faire leur entrée. Métaphore d'une pensée qui n'hésite pas à prendre de nouvelles directions.

1. in Sylvia Martin, *Video art*, éd. Taschen, 2006.
2. [A lire « Partitions chorégraphiques », in *Mouvement* n°46 \(janv.-mars 2008\).](#)
3. A lire plus sur mon [blog](#).

Crédits photo :

Une : Cristina Rocha interprétant *Conquest*. Photo : D. R.

Article : Denis Oppenheim, *Echo*, 1973. Photo : David Allison.

(Lire sur notre site : <http://www.mouvement.net/index.php?idStarter=219164>)

Artiste(s) :

Vito ACCONCI performeur

Trisha BROWN compagnie de danse
Francesco Torres performeur
Deborah Hay chorégraphe
Helena Almeida vidéaste
Joan JONAS critique d'art
John Baldessari artiste visuel
Robert LONGO vidéaste
Bruce NAUMAN vidéaste
Dennis OPPENHEIM vidéaste
Yvonne Rainer vidéaste
Pascaline Vallée rédacteur

Publié le 06/07/2011 00:00

Les éditions du mouvement (<http://www.mouvement.net>)